

## Le manuscrit oublié de Trois-Rivières

Alessandra Ferraro

---

Santé

Numéro 309, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Ferraro, A. (2015). Le manuscrit oublié de Trois-Rivières. *Liberté*, (309), 80–81.

avant de fréquenter quotidiennement le monde fruste et souvent grossier des charretiers, crocheteurs et débardeurs, en tant que gérante de la compagnie de transport de son beau-frère. Mais de l'autre côté, à l'intérieur d'elle-même où elle s'absente, tout n'est que feu, la jeune femme se consumant de plus en plus dans l'esprit et dans une relation dévorante avec « l'Époux » divin.

Logiquement, la réclusion au cloître devrait résoudre cette contradiction, en abolissant le pôle matériel, ce monde extérieur habité aussi, il ne faut pas l'oublier, par cette réalité très concrète et charnelle du fils que la religieuse a choisi de laisser à lui-même. Tout pourrait s'arrêter là pour elle, dans une vie contemplative pleinement assumée, en dépit de la culpabilité d'avoir failli à son rôle de mère. Mais voici que la réclusion s'ouvre comme un fruit, que la vie intérieure elle-même relance l'aventure et la projette vers l'inconnu. Cet inconnu, c'est bien sûr le Canada, cette terre lointaine qui effraie, ce pays où la contemplation se transforme en mission.

La puissance de cette aventure, c'est d'abord qu'elle parvient à surmonter la dichotomie entre la vie intérieure et le monde extérieur. Sans doute cela est-il rendu possible par le fait que l'aventure dans ce pays extrême, presque hors du monde, représente aux yeux de Marie l'accomplissement presque inespéré de son projet mystique d'annihilation d'elle-même. Le monde des

charretiers lui faisait violence, la choquait et elle ne pouvait y être qu'une mystique clandestine, « cachée ». Désormais, la réalité, certes brutale, des petites « sauvages » sales et graisseuses et des conditions de vie hostiles s'inscrit au contraire dans le projet même d'un renoncement, d'un dépouillement total.

En même temps, la performance proprement littéraire, j'oserais presque dire romanesque, des deux *Relations* de Marie de l'Incarnation n'est pas pour peu dans l'intérêt que nous trouvons à ce parcours et à cet aboutissement hors du commun. Bien sûr, la grande mystique ne faisait pas de la « littérature » au sens où nous l'entendons depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'empêche que les prodiges d'autoanalyse qu'elle déploie manifestent un bouleversant corps-à-corps avec la langue. Ce combat nous atteint bien au-delà du plaisir indéniable que procure cette prose du grand siècle, avec sa syntaxe ouvragée et ses archaïsmes délicieux. Il y a bien davantage pour un lecteur comme moi, fût-ce dans l'anachronisme : la performance littéraire d'une grammaire de l'âme qui maintient le langage le plus structuré au-dessus d'un abîme, l'expérience d'une narration rétrospective appliquée à donner sens à la déraison, clarté à l'indicible – et qui, tout entière nourrie par une pratique de l'absolu, ne cesse pourtant de nous ramener dans le temps humain, dans la matérialité et la relativité du monde terrestre. **L**

doute parvint aux ursulines trifluviennes comme don des sulpiciens de Montréal après le désastre de l'incendie de leur couvent en 1806, n'est qu'une copie, qui remonte à la même époque que la rédaction de l'original. C'est ce que prouvèrent, dans les années vingt, les expertises approfondies de Dom Albert Jamet, l'éditeur contemporain des œuvres de Marie de l'Incarnation.

Deux copistes inconnues, peut-être des consœurs, doivent l'avoir recopié peu après sa rédaction pour le préserver, conscientes du danger de perdre irrémédiablement ce témoignage précieux venu d'une religieuse éminente, première missionnaire française en Nouvelle-France et grande mystique. Il s'agit d'une Relation spirituelle rédigée à un âge mûr, après un itinéraire que Marie de l'Incarnation elle-même considère comme exceptionnel pour l'époque. Elle y raconte son extraordinaire aventure de mystique et d'évangéliste au Nouveau Monde, dans une écriture marquée par l'effacement, le renoncement et par une grandeur d'âme exceptionnelle, parfaitement en consonance avec la spiritualité d'un siècle traversé par l'élan missionnaire et projeté vers une sphère ultra-terrienne. Il est considéré unanimement par ses exégètes comme le chef-d'œuvre de l'ursuline.

La reconstitution de l'histoire de ce manuscrit et de l'écriture de la *Relation* de 1654 permet de remonter aux sources littéraires de la Nouvelle-France. La rédaction de la *Relation* s'est heurtée à plusieurs obstacles, matériels, mais surtout d'ordre spirituel, car Marie considérait qu'en racontant sa vie, elle enfreignait le précepte d'humilité auquel tout bon chrétien, et plus encore une religieuse, devait se conformer. Seules l'insistance de Claude Martin, ce fils qu'elle avait abandonné adolescent et qui était devenu par la suite bénédictin en France, et l'approbation de son directeur de conscience, le jésuite Jérôme Lalemant, parvinrent à vaincre les hésitations de la religieuse. Dans le contexte de l'Église de l'époque à laquelle appartenaient la mère et le fils, le récit du cheminement spirituel qui avait conduit l'ursuline sur la voie mystique est le seul dédommagement que Claude puisse demander pour compenser un abandon que, bien des années après les événements, il n'arrive toujours pas à accepter.

La première mouture brûle dans l'incendie qui détruit le couvent des Ursulines à Québec; la *Relation* sera donc réécrite de mémoire dans des conditions de rédaction inconfortables, au milieu du vacarme d'une salle commune encombrée. Marie la confiera, enfin, en 1654, au père Martin de Lyon pour qu'il la remette à son fils,

## Le manuscrit oublié de Trois-Rivières

ALESSANDRA FERRARO

**D**EPUIS plus de deux cents ans, le monastère des ursulines de Trois-Rivières conserve un manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle de la *Relation* de 1654 de Marie de l'Incarnation. C'est un petit in-quarto, en bon état, composé de 99 feuillets et relié en parchemin, décoré sur deux angles de la première de couverture avec de la peau d'original. Ce manuscrit est emblématique aussi bien pour l'histoire de l'écriture en Nouvelle-France, étroitement liée au projet religieux de son implantation, que pour l'émergence de la parole féminine dont il

constitue le premier témoignage sur ce territoire. À l'époque de la Contre-Réforme, les écrits des femmes ne pouvaient circuler que sous forme manuscrite puisqu'elles n'avaient aucun droit de parole en public. Elles pouvaient encore moins se dire auteures.

Longtemps, le sulpicien français Pierre Sartelon, à qui ce manuscrit appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle, et, ensuite, les religieuses de Trois-Rivières, qui le reçurent plus tard, ont cru être en présence de l'original de la *Relation spirituelle* de 1654 de Marie de l'Incarnation. En réalité, ce texte, qui sans

accompagnée d'une lettre où elle ordonne à Claude d'empêcher la lecture de ses « papiers de conscience ». Enfreignant l'injonction de sa mère, le bénédictin, juste après la mort de celle-ci en 1672, s'en servira pour composer son hagiographie, la *Vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, tirée de ses lettres et de ses écrits*, éditée à Paris en 1677. Des textes personnels de Marie, la majorité ne nous sont parvenus qu'à travers les éditions de son fils, soucieux de les rendre conformes à la doctrine ecclésiastique, ou repris dans les *Relations* des Jésuites qui exaltaient la grandeur de l'entreprise d'évangélisation.

Il n'était pas rare que ce genre de textes soit publié par un religieux, un homme d'Église qui en attestait la justesse et la conformité doctrinale; de cette manière, la Relation spirituelle, accompagnée d'un appareil préfaciel ou réécrite, devenait une pièce importante dans le parcours vers la canonisation de la femme. La *Relation* de 1654 n'échappe pas à ce sort : découpée et glosée à l'intérieur de l'hagiographie, elle est dénaturée par les

interventions, les explications et les interpolations de Claude Martin, qui simplifie et normalise le texte original. Sa tentative de rapprocher l'expérience de Marie de celle d'autres saints banalise le récit en enlevant à cette écriture ses marques d'unicité et d'originalité.

## À l'époque de la Contre-Réforme, les écrits des femmes ne pouvaient circuler que sous forme manuscrite.

Marie avait essayé de relater l'expérience de l'altérité radicale qui caractérise l'écriture mystique, éclairée par les travaux de Michel de Certeau, en utilisant un langage simple, quotidien et donc compréhensible de tous. Dans la *Vie*, Claude Martin gomme ces traces, car elles pouvaient être considérées comme dangereuses par une Église soucieuse de neutraliser tout

phénomène qui risquait d'échapper à son contrôle, notamment le quiétisme qui prônait la possibilité d'un rapport direct à Dieu à travers l'oraison mentale et qui fut condamné. Les mystiques, au moment de leur « crépuscule », étaient donc tous suspects aux yeux de l'Église. Pendant plus de trois siècles, la voix de Marie n'a été audible qu'à travers ce filtre, jusqu'à la découverte et à l'édition du manuscrit de Trois-Rivières par Dom Albert Jamet.

Ce manuscrit porte le témoignage de tous ces rapports de force qui ont traversé le XVII<sup>e</sup> siècle et qui ont conduit à la fondation de la Nouvelle-France.

De cette expérience de l'altérité que Marie a expérimentée en tant que mystique et missionnaire, le manuscrit trifluvien est resté le seul témoin qui a survécu aux injures du temps et à la destruction des archives religieuses pendant la Révolution française. Grâce à une pratique qui s'est accomplie dans le giron tout féminin du couvent, celle de la copie soignée, fidèle et anonyme, nous avons accès, sans intermédiaires, à la langue éblouissante de Marie de l'Incarnation. **L**

DES LIVRES QUI DÉNONCENT LES ATTAQUES EN RÉGLE CONTRE NOTRE BIEN COMMUN MAIS QUI AFFIRMENT AUSSI NOTRE CAPACITÉ À LE DÉFENDRE.

